

Racisme

Le Mal, c'est la différence :
le diable, c'est l'autre.

À des degrés divers,
Toutes les littératures héroïques sont racistes.

Honte, Peur, Malebouche et Jalousie,
qui dans le 'Roman de la Rose'
interdisent à l'Amant l'accès du Jardin,
prennent dans la démonologie du racisme
le visage du voisin,
envié envieuse,
porteur de ses péchés et des nôtres.

Ayant banni l'usure,
l'Église organise la persécution
de ceux à qui elle en confie le monopole.
Interdisant le contact avec la mort,
l'Inde définit ses parias.

Le racisme, c'est le nationalisme du péché.

Le racisme est un rationalisme.

Derrière chaque manifestation du mal,
il en discerne l'explication :

une nature ('race' vient de 'ratio': raison)
inamendable.

Et, suivant l'ordre de ces natures,
il 'classe',

autre caractéristique du rationalisme :
distinction, discrimination, ségrégation.

La raison séparatrice s'autorise de la science :

il n'est pas de mythe
auquel les scientifiques aient plus participé.

Le racisme a été et demeure une "science populaire".

Stigmatisée (Shylock)

et revendiquée (le roi Christophe),
la race parle toujours, à l'heure décisive,
la "voix du sang".

À l'image du bâtard,

le sang-mêlé cherche auprès de ses persécuteurs

(Faulkner, 'Lumière d'août')

la 'définition' de son mal :
de sa malignité, de son incertitude.

Dès le XII^e siècle, en provençal ou en italien,
la race c'est la horde :
l'individu défini par la bande.

Au contraire, le 'racé',
c'est le fils de quelqu'un (P. Baroja) :
celui dont la mère est chaste
— de 'chaste' dérive 'caste' —
et qui doit préserver la pureté de son nom.

Avant même que la zoologie
ne vienne à l'appui

de cette poétique du pur et de l'impur héréditaires,
pour l'Espagne aux Amériques, pour le Portugal aux Indes,
la comparaison s'impose
s'agissant à la fois du peuple
et des races "inférieures"
(à chaque lion son rat, son chacal, ses moutons).

Dans 'la Tempête' de Shakespeare,
Trinculo flaire le corps du cannibale Caliban :
homme ou poisson ?

Alors que pour Buffon

dans l'espèce humaine, l'influence du climat ne se marque que par des variétés légères, parce que l'espèce est une ⁷, le colonialisme et le déclin des aristocraties vont vulgariser le spectre de l'abâtardissement.

Le succès du racisme (Herder, Carlyle, Fraude) c'est qu'il établit la noblesse du peuple : question d'appartenance, de sang et de racines.

L'escalation des ⁷races simples (paganisme, primitivisme, indigénisme : Prada, Gutiérrez) rejoint le mythe critique de l'homme-nature (l'en sauvage ou surhomme).

Defœ se fait couper les oreilles pour avoir dit que tous les Anglais sont racialement bâtarde.

Walter Scott chante la noblesse écossaise

(Tout Écossais est bien né — mais c'était déjà le point de vue de la Grèce grecque face aux ⁷Barbares).

Au thème de la noblesse innée
(de l'Abencérage, du Huron, du Trigane, ou du Celte)
se joint l'évocation des races mythiques
(les Aryens).

De sorte qu'à l'heure du grand remue-ménage des castes,
alors que des Hindous comme Ambedkar ou Gāndhi
organisèrent la violation systématique
de la ségrégation des castes
et protestèrent contre la relégation des "impurs",
l'Europe s'extasie
sur la stabilité de la hiérarchie fonctionnelle
des "couleurs" (Varnas) aux Indes.

La société corporative, écrit Alain Daniélou,
assure à chaque élément de la population
un gagne-pain inviolable et le droit à sa culture.
C'est ce système ("Homo Hierarchicus", dit Louis Dumont)
qui a permis à la civilisation aryenne
d'assimiler et d'utiliser
sans les détruire ni se dissoudre
tous les peuples conquis ?

La subordination des "races" fait les empires stables.

Depuis que l'Europe a pratiqué sur des Européens
l'extermination

qui fit si peu scandale pendant deux siècles en Afrique,
on ne voit du racisme

que le visage exterminateur (purificateur) :

mais des siècles de littérature raciste
préchant le ^F chaque race à sa place, à chaque race sa fonction¹
représentaient le racisme "positif",
qui visait à l'amélioration de la race humaine
comme le tiercé vise à l'amélioration de la race chevaline.

Malgré les efforts des bien-pensants de l'antiracisme
(de Tacite à Lévi-Strauss en passant par Montaigne ou Myrdal),

l'"Essai sur l'inégalité des races humaines" de Gobineau

et "la Race future" de Bulwer-Lytton
restent des bibles de l'humanité :

toute inégalité est grosse de racisme
et secrète ses "races".

Et le racisme sera d'autant plus virulent
que la différence sera mince.

'La Bible' hiérarchisait les cultures et les peuples, interdisant les mélanges, au nom d'un rapport privilégié avec Dieu.

Le christianisme, universalisant le sens du péché, égalisait les races pour les reconstituer aussitôt par le mépris du païen.

L'islām oppose les chiens aux fidèles.

Qu'il y ait spiritualisation de différences "réelles" (comme dans la définition des classes) ou réalisation de différences spirituelles, le résultat est le même :

la hiérarchie du sang révèle celle des dieux.

Le racisme n'est pas forcément intolérant.

Ni la tolérance, antiraciste.

Le racisme est partout où surgit la différence de groupe :

le racisme est un snobisme menacé.

N'échappent au racisme
que le misanthrope, le philanthrope
et l'individualiste,
qu'épargne la fureur classificatoire.

Pour Swift, la chose est claire :

La race humaine est la pire vermine
que la terre ait portée⁷,
toutes races confondues;
le plus noble des hommes n'est jamais qu'un Yahoo.

Le racisme de Shakespeare, Nietzsche, Dostoïevski,
Pound, Shaw, Hamsun, Mishima, Céline,
comme le snobisme de Molière,
indique les limites de leur misanthropie.

Comme l'élan raciste,
l'escalation d'une race autre que la sienne
(Byron, Melville, Conrad, L. Hearn, Segalen)
ou la célébration de la race d'autan
(les slavophiles)

trahissent la peur de sombrer dans la misanthropie.

La déshumanisation de l'autre

qu'elle passe par l'image de la bestialité
(porc, chien, raton, etc.)
ou par l'allégorisation de sa personne
(l'avarice, la ruse...)

indique le peu de certitude
dans sa propre humanité (Vasconcelos
Castanakis) :

si ces hommes n'en sont pas vraiment,
suis-je vraiment un homme ?

Présente dans le fantastique,
l'angoisse d'identité
fait le fond du racisme.
Elle en est la raison.

Par l'image des castes planétaires (J. Vance, J. Brunner, J. Wyndham), chaque planète recevant sa race et sa fonction, comme par l'imagination des mutants, la science-fiction procéde de même.

Roman "antiraciste", "les Atmants étrangers" de Farmer montre une femme-insecte aimant un homme.
Pauvre sauterelle.

À vrai dire, le racisme "positif" (l'imagination de la race idéale) ne commande-t-il pas le mythe du baiser final, dont sortira (depuis les contes jusqu'à "Guerre et Paix") l'aristocratie de demain ?

Sociologues et ethnologues préconisent naïvement d'en finir avec le racisme en escaltant les différences.

Mais que ce soit sous la forme puritaire du "fardeau de l'Homme blanc" (Kipling au Congrès américain) ou sous la forme messianique de la négritude (Césaire, Senghor) et de l'androïde futur (Lem, Asimov), Fanon

c'est la même fiction qui travaille :

"L'humanité va-t-elle en progressant ?
Étrange question. Pourquoi ne demande-t-on pas si la race humaine se transforme ?" (Novalis).

L'illuminisme rationaliste
(produire l'homme et la civilisation des Lumières)

produit le racisme,

comme l'illuminisme religieux

(le culte de l'Illumination et du guide)

produit le mépris des pervers

(ceux qui refusent de se convertir).

Le confort du racisme de couleurs

(blanc, noir, jaune, rouge),

c'est qu'il interdit même d'imaginer la conversion.

Aussi est-ce le racisme antinoir qui est le plus clair.

Qu'on emprunte les voies du mythe des origines

(les filles de l'homme fécondées par les fils du ciel)

— ou Ève fécondée par Satan, sale race

ou celle des Fins de l'humanité (Audiberti),

sitôt que la surhumanité

est définie en termes de "nature transmissible",

on est au cœur du racisme.

Les noces de l'histoire et du racisme
s'inscrivent dans la logique de l'idéalisme.

Produire, fût-ce par le mélange des races,
la race idéale :

car il ya un racisme positif de la bastardise
(g. Greene, R. Rolland, Proust, Forster, P. Scott,
T. Rattigan, Gore-Vidal, P. White, Coetzee)

expliquant la supériorité humaine
de ceux qui bénéficient

d'une double allégeance raciale ou culturelle.

Produire du surhumain (du plus-humain)
comme on produit du pur-sang,

c'est la pratique même du racisme eugénique.

Depuis Darwin et Huxley,
la biologie s'oriente vers la production de l'homme nouveau
qui effrayait Mary Shelley (fille d'éducateur rationaliste)
et ravissait Hegel.

Paradoxes de l'hérédité (les générations proches)

et de l'atavisme (l'ancstral)

qui troublent les auteurs :

Et la passe la science au mythe
et débouche sur une nouvelle fatalité ;

Hitler élimine les Gitans
parce qu'aryens de pure souche
ils ont préservé leur pureté raciale
mais pratiquent un nomadisme parasitaire
indigne de l'idée de l'aryen.

Krafft-Ebing classe les homossexuels
parmi les dégénérés : un danger pour la race.

Et Lombroso pratique l'ethnologie
sur les criminels
— pour voir s'il s'agit d'une race —
comme on cherche aujourd'hui
le chromosome du crime et de la subversion.

Racisme idéal qui distingue dans l'homme
les signes qui le dépassent.

La "réhabilitation" du Juif, du Noir ou de l'Indien traduit la même idéalité :

l'homme qu'en nous décrit n'est qu'un cas de l'espèce qu'il illustre.

À quoi répond l'individualiste :

tous les hommes sont des cas qui n'illustrent qu'eux-mêmes, la bêtise, c'est de généraliser, de penser par espèces et par genres.

À Augustin Thierry, théoricien de la Nation française, Michelet répondait, comme à Taine (la race, le moment, le milieu) :

La race est l'état fatal, l'âme est l'état de liberté.

Seule n'est pas raciste la littérature de l'âme, dont nous ne sommes que les hôtelains (gerson) et que nous serions bien en peine de transmettre.

Mais la littérature de l'âme refuse aussi les distinctions de caste

comme le prouvent les mystères qui acceptaient femmes et esclaves ou la tradition de la 'bakhti' qui ignore toute distinction humaine.

La littérature antiesclavagiste
(de 'Bug Jargal' aux 'Confessions de Nat Turner')
vise la forme raciale de l'oppression universelle.

Mais libérer l'Esclave,
ce n'est pas libérer le Noir.

C'est précisément l'individualisme d'âme
(par opposition à l'individualisme de groupe)

que conteste le racisme,
auquel se rattachent toutes les images de salut collectif.

Le salut constitue la race élue.

De même que le nationalisme est un tribalisme,
de même la citoyenneté est un régionalisme,
la révolution un manichéïsme.

Mais quand le stoïcien se définit citoyen du monde
(Sénèque, Goldsmith, Kavan),
il ramène chaque individu à l'humaine condition,
mauvais et vertus compris.

Seuls permettent une curiosité sans envie
ceux qui se définissent par l'insaisissable.

Certains racismes, comme l'antisémitisme, sont plus voyants que d'autres, parce qu'ils ont fait tache.

Mais s'il nous est facile de parler des racismes inconscients d'autrefois (l'esclave grec n'a pas d'âme), qu'en est-il des racismes qui parviennent aujourd'hui à notre conscience ?
Après tout, le mot même de racisme ne date que des années 1930.

Le concept est nouveau : la pratique, ancestrale.

La littérature contemporaine signale volontiers trois racismes "nouveaux" :

le racisme antijeunes

— dans un monde surpeuplé

(l'infanticide de masse n'a pas encore sa littérature,

mais une abondante littérature de l'enfance

et de l'adolescence

existe depuis le romantisme,

grand inventeur de différences

parallèlement,

le racisme antivieux a déjà ses classiques

(Balzac, Svevo, Th. Bernhard);

quand à la misogynie, c'est un racisme de plein droit
qui rattache les filles du continent noir, comme dit Freud,
à une 'nature' dont elles ne peuvent songer à se défaire.

Enfin l'humanisme

— non pas au sens littéraire

mais comme culte de la supériorité absolue,
automatique et héréditaire de l'homme

sur toutes les autres formes de la vie

(à commencer par les bêtes qu'on peut détruire)
ou améliorer scientifiquement à son avantage)

est un racisme.

De Pythagore à Marguerite Yourcenar
en passant par Ovide, Tolstoï, Michelet,
Hugo, Maeterlinck, Husley,
la tradition est longue qui dit :
on finit toujours par faire aux hommes
ce qu'on accepte de faire aux bêtes.

Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres⁷, dit Nerval.
Et Blake :⁷ Tout ce qui vit est sacré.⁷

Peut-être les poètes
qui imaginent l'âme des pierres et du vent
sont-ils les précurseurs d'un nouvel antiracisme,
dont dépend la survie de la race humaine.

Quand les fourmis virent la rosée, elles dirent :
cela est terre, puisque cela en vient.
Cela est eau, puisque c'est sa nature.
Mais le sage leur dit :
la rosée est du ciel, puisque c'est là qu'elle va.
Chacun n'a de nature que dans sa nostalgie.
Ne te demande pas d'où ils viennent.
Mais seulement où ils vont.
Peut-être est-ce aussi ton chemin
et, à leurs différences,
tu verras si tu sais différer d'avec toi.